

Pourquoi est-il difficile d'être heureux ? Le désir, le bonheur, le devoir, la morale

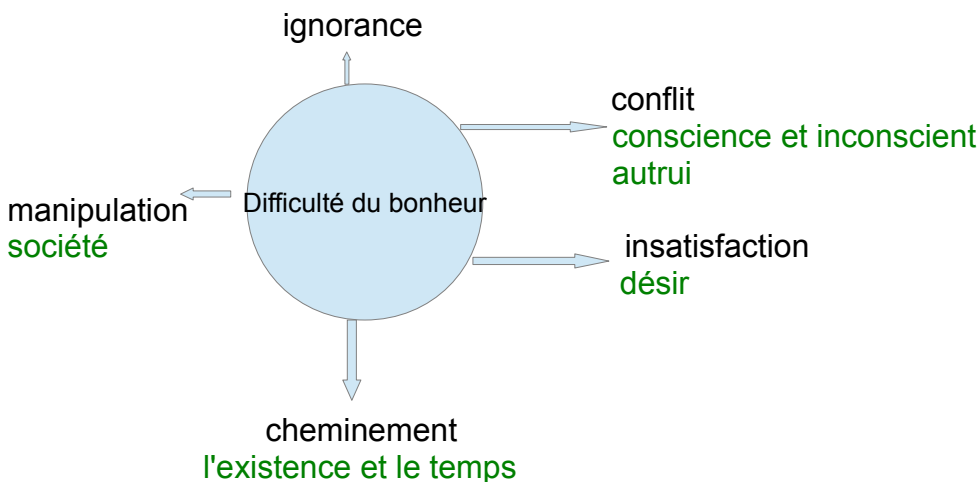
Parce que le bonheur, on ne l'obtient pas d'un coup. Il faut passer par des étapes. En plus, on ne sait pas ce que c'est.

Troisièmement, sur le chemin du bonheur, il y a des obstacles.

Il peut y avoir conflit entre les individus parce que leurs conceptions du bonheur s'opposent.

Notre recherche du bonheur peut être manipulée par la société dans laquelle nous vivons.

De toute façon, on n'est jamais satisfait de ce qu'on a.



Le bonheur est à la croisée d'un grand nombre de notions du programme car, au cœur de la philosophie, il y a la réflexion sur l'existence humaine. Et le bonheur, c'est réussir sa vie humaine.

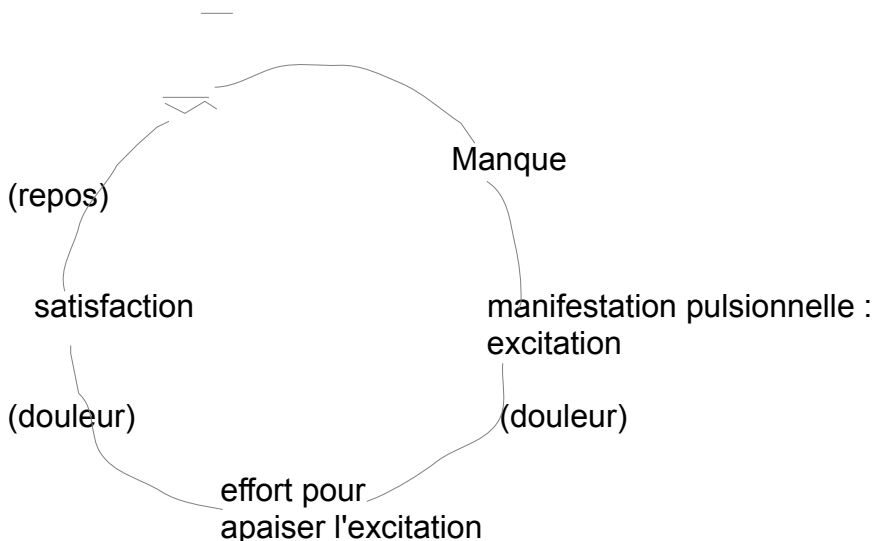
I Pourquoi les animaux ne se préoccupent-ils pas de réussir leur vie ? Le problème du désir humain

A) L'animal n'a pas de problème avec le bonheur parce qu'il n'a pas de désir

L'animal a des impulsions qui le poussent à vouloir telle ou telle chose.

Besoin	désir
nécessaire à la vie (vouloir continuer à exister)	superflu
lutter contre l'entropie, la compenser	

Il n'est donc préoccupé que par ses besoins biologiques, par ce qui est nécessaire à sa vie. Il veut continuer d'exister, il doit donc lutter contre l'entropie qui est une loi de la nature. Or, on ne peut pas lutter directement contre une loi de la nature. On peut seulement en compenser les effets, et c'est cet effort de compensation qui est au cœur des grandes pulsions biologiques. C'est pourquoi le besoin peut être schématisé sous la forme d'un cercle tournant sur lui-même.



Ce cycle du besoin renvoie donc à la caractéristique fondamentale de tous les êtres vivants : à l'intérieur d'une nature en perpétuel changement, le vivant lutte pour maintenir son organisation, son organisme. Chez l'animal, cette lutte est difficile, elle n'est pas exempte de souffrance et cependant elle est simple, non problématique parce que la manière dont l'animal satisfait ses besoins est préprogrammée par sa nature.

Remarque sur l'existence et le temps : au départ de la philosophie, il y a deux grands philosophes qui s'opposent à propos de l'analyse de l'être. Ces deux philosophes de l'Antiquité Grecque sont Héraclite et Parménide.

Héraclite : tout ce qui est change, rien ne demeure, tout passe. « on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve ».

Parménide : ce qui est, est permanent. Ce qui change, ce n'est pas vraiment de l'être.

L'opposition entre Héraclite et Parménide va nourrir toute l'histoire de la philosophie. Elle renvoie aussi aux différents discours religieux : toutes les religions qui croient en un dieu sont parménidiennes, elles affirment qu'il existe un Être et que cet Être échappe au changement. Mais il existe une religion héraclitéenne : le bouddhisme.

B) L'être humain est un être désirant, c'est pour cela que le bonheur est son problème

L'ouverture de la conscience temporelle et réfléchie chez l'être humain va changer radicalement le rapport qu'il entretient avec ses propres pulsions. L'être humain est en effet capable d'imagination. Nous sortons du cycle étroit des nécessités naturelles parce que nous devenons capable de penser à ce qui n'est pas : nous ouvrons (notre conscience nous permet d'ouvrir) le champ des possibles.

L'imagination permet ainsi à la volonté humaine de sortir du cadre strict de la satisfaction des besoins. C'est toute notre puissance et tout notre drame : nous voulons l'impossible.

La puissance réside dans le fait que, en voulant l'impossible, l'être humain devient capable d'entrer en crise. Cette crise consiste à prendre conscience que l'objet du désir est trop lointain et à chercher les moyens de le rendre atteignable. Convertir l'impossible en possible et le possible en réalité, voilà la puissance du désir humain.

Le drame est que, avec l'ouverture de l'imagination, il n'y a plus de limites naturelles au

développement du désir. « Notre sensibilité est un abîme sans fond que rien ne peut combler », Durkheim.

Le désir humain prend ainsi une forme de spirale : les excitations que nous éprouvons ne reviennent pas identiques à elles-mêmes parce que notre imagination nous pousse au-delà de ce que nous sommes.

On comprend donc pourquoi le bonheur est un problème pour l'être humain.

<u>Bonheur</u>	<u>Plaisir</u>
La différence entre le bonheur et le plaisir est d'abord une différence de durée. Le bonheur est une satisfaction durable, la fin de l'alternance entre le plaisir et la douleur. « Je vais bien, je suis comblé » « Je suis épanoui »	Sentiment que l'on éprouve dans l'instant, il renvoie au circuit cérébral de la récompense. Il correspond à la satisfaction d'un manque.

C) Entrons dans le détail : pourquoi désir et bonheur sont-ils difficilement compatibles ?

1) Le problème de la démesure passionnelle (*hubris*)

Dans les tragédies grecques, on voit que l'être humain livré à son désir perd l'équilibre, perd la mesure et va vers sa propre destruction. On retrouve l'idée d'abîme (ou par exemple, comme dans *L'Or* de Midas ou *L'Avare* de Molière).

À l'époque moderne, on désigne la démesure du désir par le concept de passion. Le passionné est une personne obnubilée par son désir qui le dévore peu à peu. On la retrouve aussi dans les sept péchés capitaux :

- l'avarice
- la gourmandise
- la luxure
- la colère
- la jalousie
- la paresse
- l'orgueil (passion égocentrique, narcissisme).

Dans la plupart des cultures humaines, les passions sont ainsi identifiées à des vices qui désorganisent à la fois la personnalité et les rapports sociaux. Toute passion, de ce point de vue, est une folie désorganisatrice.

Remarque : Dans la passion, ce n'est pas le désir qui en lui-même pose problème, c'est la

tendance du désir à occuper tout le champ de la conscience, à posséder totalement la personne.

Finalement, ce qui caractérise toute passion c'est sa dynamique centripète (on peut comparer la dynamique passionnelle à l'énergie dévorante du trou noir).

2) Le problème du mimétisme, une des formes de la démesure

Une fois que ses besoins primordiaux sont satisfaits, et parfois même avant, l'homme désire intensément mais il ne sait pas exactement quoi, car c'est l'être qu'il désire, un être dont il se sent privé et dont quelqu'un d'autre lui paraît pourvu. Le sujet attend de cet *autre* qu'il lui dise ce qu'il faut désirer, pour acquérir cet être. Si le modèle, déjà doté, semble-t-il, d'un être supérieur désire quelque chose, il ne peut s'agir que d'un objet capable de conférer une plénitude d'être encore plus totale. Ce n'est pas par des paroles, c'est par son propre désir que le modèle désigne au sujet l'objet suprêmement désirable.

Nous revenons à une idée ancienne mais dont les implications sont peut-être méconnues ; le désir est essentiellement *mimétique*, il se calque sur un désir modèle ; il élit le même objet que ce modèle.

Le mimétisme du désir enfantin est universellement reconnu. Le désir adulte n'est en rien différent, à ceci près que l'adulte, en particulier dans notre contexte culturel, a honte, le plus souvent, de se modeler sur autrui ; il a peur de révéler son manque d'être. Il se déclare hautement satisfait de lui-même ; il se présente en modèle aux autres ; chacun va répétant : « imitez moi » afin de dissimuler sa propre imitation.

(...) Ce désir mimétique ne fait qu'un avec la contagion impure ; moteur de la crise sacrificielle, il détruirait la communauté entière s'il n'y avait pas la victime émissaire pour l'arrêter et la *mimesis rituelle* pour l'empêcher de se déclencher à nouveau. Nous devinons déjà et nous constaterons formellement plus loin que les règles et interdits de toutes sortes empêchent le désir de flotter au hasard et de se fixer sur le premier modèle venu ; en canalisant les énergies vers les formes rituelles et les activités sanctionnées par le rite, l'ordre culturel empêche la convergence des désirs sur un même objet, il protège plus particulièrement l'enfance contre les effets désastreux du désir mimétique.

René Girard, *La violence et le sacré*, chapitre 6, « du désir mimétique au double monstrueux », pluriel, P217

Alors que la conscience animale est limitée à la succession des excitations, des pulsions, l'être humain, lui, sort de ce cycle étroit pour se poser la question « qui suis-je? »

Le désir humain n'est donc jamais seulement le désir de ceci ou cela, car au fond de lui, l'être humain n'a qu'un seul désir : s'épanouir, se réaliser, aller au bout de lui-même.

Mais tant que ce désir n'est pas réalisé, tant que l'être humain n'est pas réalisé, épanoui, l'expérience fondamentale qu'il fait de la vie, c'est celle de la privation (sentir en soi le manque de quelque chose d'essentiel à soi).

L'être humain commence sa vie consciente par l'expérience d'une double impuissance : d'une part, j'ignore ce que je suis ; d'autre part, je fais l'expérience de ma faiblesse, de ma vulnérabilité (je suis petit). C'est pour cela que le désir d'être devient très vite le désir de trouver un modèle, c'est-à-dire quelqu'un qui est ce que nous cherchons à devenir.

Le problème de la contagion mimétique est que, lorsqu'il devient adulte et déjà pendant l'enfance, l'être humain entre en compétition avec ses semblables pour incarner le modèle mimétique, c'est ce qu'on appelle la rivalité. Cette contagion peut aller jusqu'à l'explosion de la violence à l'échelle d'une société entière. Pour René Girard, c'est la principale, la plus dangereuse.

3) Sortir de la contagion mimétique : se tourner vers l'Être

Les religions représentent une méthode pour éviter que la contagion mimétique ne gangrène la société. Il s'agit de reconnaître l'existence de l'être réalisé, parfait, tout puissant, et donc d'accepter une fois pour toutes que nous ne sommes pas le modèle mimétique. D'ailleurs, les prophètes se définissent eux-mêmes non pas comme des modèles à imiter mais comme les porteurs de la parole divine.

Cette reconnaissance de notre infériorité par rapport à Dieu se matérialise par les rites sacrificiels : en offrant au divin, nous reconnaissons implicitement notre infériorité. On comprend donc pourquoi, dans la plupart des cultures humaines, les religions jouent un rôle fondamental.

Première remarque : Au contraire, les situations les plus dangereuses auxquelles l'humanité est confrontée sont celles où un modèle mimétique s'impose, aboutissant à la divinisation d'un être humain et d'une prétendue race supérieure.

Deuxième remarque : Mais les religions elles-mêmes peuvent être contaminées par la contagion mimétique. Elles le font lorsqu'elles affirment qu'elles sont le modèle par lequel il faut passer pour se tourner vers l'être suprême, c'est le développement de la rivalité religieuse.

Nous découvrons ici le caractère ambigu de toute relation à un maître spirituel :

- Soit le maître spirituel est effectivement un être qui a dépassé le mimétisme, qui est dans la paix, l'amour, la sagesse (ce qu'on appelle en psychologie la mort de l'ego)
- Soit le maître spirituel est un menteur qui utilise la promesse d'une libération spirituelle pour nourrir son propre délire de puissance (Hitler, Ashahara).

II La morale ou la nécessaire maîtrise des désirs

A) Pour l'être humain, il faut s'obliger à être humain

1) Rappel sur la volonté chez l'être humain

La définition la plus générale de la volonté, c'est le conatus de Spinoza : l'effort qui anime chaque être vivant et le pousse à persévérer dans son être. Chez l'être humain, cet effort est accompagné de conscience réfléchie, c'est pourquoi, pour nous, la notion de volonté est plus complexe que chez les animaux.

Premier exemple de manifestations similaires de la volonté chez l'être humain et l'animal : un homme et un loup pris au piège peuvent décider de se mutiler volontairement pour survivre.

Autre exemple : lorsqu'un être humain est sous l'emprise de l'alcool et commet une faute, il peut tenter de se justifier en disant « je n'étais pas maître de ma volonté », ce fait est même reconnu comme une circonstance atténuante dans les crimes passionnels.

Il y a donc bien une différence très nette entre volonté animale et volonté humaine. La volonté animale, c'est l'expression naturelle des pulsions vitales alors que la volonté humaine, c'est la capacité de maîtriser de façon réfléchie l'expression des pulsions vitales.

2) L'obligation

On comprend pourquoi l'être humain est un être de devoir : si l'être humain se laisse aller, il ne pourra pas, comme l'animal, se reposer sur l'équilibre de l'instinct, « il retombera plus bas que la bête même » (Rousseau, XVIIIème siècle).

L'espace, le lieu de la vie humaine, c'est le symbolique. Nos pulsions ne s'expriment humainement qu'à partir du moment où elles prennent un sens, à partir du moment où elles participent à l'équilibre du monde humain.

En fait, nous retrouvons l'idée que être, pour l'humain, ce n'est pas se contenter d'être. C'est au contraire se demander qu'est-ce que je dois devenir.

3) La question « qui suis-je ? » se pose en fait de la manière suivante : « que dois-je

devenir ? »

Lorsque l'être humain se demande ce qu'il doit faire, il cultive selon Aristote la plus grande des vertus : la prudence (*phronesis*). La prudence, c'est tout simplement le fait de délibérer avant de choisir, c'est toujours rendre le pouvoir de décision à l'intelligence (le *Noûs*).

On pourrait donc conclure que l'homme prudent, c'est celui qui veille à ses intérêts.

Remarque : si nous nous arrêtons là, notre définition de l'être humain est celle d'un animal égoïste qui n'est capable de s'obliger lui-même que dans la mesure où cela lui rapporte quelque chose.

Pour l'instant, nous avons montré que l'être humain est capable de dépasser le choix agréable/désagréable pour s'élever par la conscience à la préoccupation de ce qui est vraiment bon ou vraiment mauvais pour lui. Mais, malgré tout, il ne s'agit encore et toujours que d'une logique égoïste.

Morale : bien/mal (devoir être)

Prudence : bon/mauvais (devoir être), égoïsme

Pulsion : agréable/désagréable (impulsivité être), égoïsme

B) L'obligation morale

0) Qu'est-ce que la morale ?

Du point de vue de la vie, il y a quelque chose de bizarre dans l'obligation morale. En effet, la morale nous demande de nous déterminer, de choisir non pas en fonction de ce qui est bon ou mauvais mais en fonction d'un autre couple d'opposés : le bien et le mal, qui peut entrer en conflit avec notre volonté de vivre et d'être heureux.

Kant fait donc précisément la distinction entre obligation morale et obligation prudentielle.

Deux formes du devoir

Obligation prudentielle

Je dois parce que c'est bon.

Impératif hypothétique.

Si je veux X alors je dois faire Y.

Ici, la règle d'action Y n'a pas de valeur absolue, sa valeur est **RELATIVE** au désir X.

Obligation morale

Je dois parce que c'est bien.

Impératif catégorique.

Je dois faire Y.

Ici, la règle d'action s'impose **ABSOLUMENT** (je dois parce que je dois).

Donc, pour l'instant, il semblerait que la logique de l'action morale nous échappe. Elle a quelque chose d'absurde. La distinction du bien et du mal nous échappe.

Nous allons voir différentes tentatives philosophiques et religieuses pour donner un sens au caractère absolu du devoir moral.

1) Première piste, la piste religieuse : le bien et le mal sont des concepts d'origine divine, des concepts transcendants

Toutes les religions sont basées sur l'opposition entre le sacré d'un côté et le profane de l'autre.

Profane	Sacré
Impur	Pur
Mortel	Immortel
Relatif	Absolu
Immanent (tout ce qui renvoie à notre réalité, à ce dont nous faisons l'expérience)	Transcendant (ce qui dépasse notre réalité, nos facultés de compréhension et de perception)

On a là une première explication de l'origine de l'impératif catégorique, de l'origine du commandement moral : je dois parce que les dieux ont décidé, ma volonté doit se plier à la volonté d'êtres supérieurs et je n'ai pas à questionner la valeur de ces règles.

2) Deuxième piste, l'interprétation psychanalytique de Freud (l'origine culturelle de la morale)

Selon Freud, ce que nous appelons le sacré, le transcendant, l'absolu, ne renvoie pas du tout au ciel mais à l'inconscient. Les valeurs morales ne sont que les règles contenues dans le surmoi qui ont permis de refouler l'expression brute des pulsions dans l'inconscient. Mais ces règles se sont imposées à l'enfant bien avant qu'il soit en âge d'y réfléchir, c'est pour cela qu'elles prennent cette forme absolue, catégorique.

Pendant presque toute l'histoire de l'humanité, les êtres humains ne se sont pas demandés rationnellement ce qui est bien et ce qui est mal. Ils ont reçu cette distinction de leur culture sans avoir les moyens d'y réfléchir.

En résumé, la distinction du bien et du mal renvoie pour Freud à un fonctionnement archaïque de l'humanité.

Freud nous invite donc à réinterpréter les concepts de prudence et de morale.

Le jugement moral est la manifestation consciente de fixations inconscientes. Dans la morale, je juge parce que j'ai été déterminé par mon éducation à juger ainsi.

La prudence est au contraire une réflexion pleinement consciente d'elle-même.

3) Troisième piste, Kant « il ne faut pas réduire la morale à la prudence, il faut apprendre à devenir rationnellement moral »

Kant s'est confronté à la question suivante : pouvons-nous, grâce à notre intelligence, donner un sens précis et compréhensible par tous au bien et au mal ?

Nous venons de voir avec Freud que les conceptions du bien et du mal sont relatives. Elles varient d'une culture à une autre. Or, Kant se demande justement s'il n'existe pas une conception absolue du bien et du mal, une conception du bien et du mal universelle, valable pour tous les êtres humains.

Kant, comme les religions, se met à la recherche d'un principe absolu de distinction du bien et du mal. Mais il ne suit pas une voie religieuse, prophétique (le prophète est celui qui formule aux autres hommes le message transcendant et absolu que le divin lui a révélé). Selon Kant, la marque de l'absolu en nous, c'est tout simplement la raison.

C'est pourquoi il distingue radicalement deux usages de la raison :

- La prudence : la raison n'est qu'un outil pour faire le tri entre mes pulsions, et ainsi me permettre d'arriver à une satisfaction durable, le bonheur. Au centre de la prudence, il y a ma volonté de vivre.
- La morale véritable : l'éthique ou morale rationnelle. Au centre de l'éthique, il y a ma conscience. La raison n'est plus un outil, elle devient un principe absolu. Cela revient à un seul commandement (impératif catégorique) : « Agis comme si la maxime de ton action devait être érigée par ta volonté en loi universelle de la nature ».

Maxime : règle d'action.

L'expression fondamentale ici, c'est la notion de « loi universelle de la nature ». Notre raison cesse d'être un outil, elle devient un principe à partir du moment où notre volonté ne pense plus en fonction de notre existence particulière (moi, ma famille, ma tribu) mais en fonction de la totalité, de l'universalité. La formulation enfantine de l'impératif catégorique est la suivante « et si tout le monde faisait comme toi ? »

Cette loi fondamentale de la morale peut être formulée aussi de la manière suivante : « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme une fin et jamais simplement comme un moyen ».

Cette formulation de la morale reconnaît que tous les êtres humains doivent se reconnaître mutuellement la même valeur, la même dignité. La plus fondamentale des vertus, c'est le respect de l'autre en tant que personne.

Ce qui fait notre humanité, c'est notre capacité à agir comme des personnes morales.

Remarque sur la liberté : Pour Kant, le mot liberté a deux sens radicalement opposés :

- La fausse liberté ou licence : croire qu'on est libre alors qu'on est déterminé par nos désirs (le caprice).
- La vraie liberté ou autonomie : être libre, c'est se comporter comme un véritable sujet, c'est-à-dire comme un être législateur. C'est pourquoi l'action morale est supérieure en liberté à la simple prudence : dans la morale, je légifère en fonction de la totalité, de l'absolu, de l'universel.

Conclusion de cette seconde partie : Selon Bergson, on peut résumer l'analyse philosophique de la morale en distinguant la morale close et la morale ouverte. Le sentiment de l'obligation morale a donc pour lui deux sources radicalement différentes :

- La pression sociale, source de la morale close (on retrouve à peu près ici les analyses de Freud). La morale close est centrée sur la nécessité de préserver l'équilibre et la force d'un groupe social (une famille, une tribu, une nation). Pour cela, on inculque à l'enfant un ensemble de valeurs indiscutables qui vont permettre l'identification sociale de cet enfant à son groupe. Au centre de toute morale close, il n'y a pas l'humanité mais seulement une société particulière qui impose aux individus des valeurs communes pour rester puissante face aux autres sociétés (par exemple, le pasteur protestant Terry Jones qui appelle à brûler 2998 Corans pour la mémoire des victimes du 11 septembre).

Mais Bergson est d'accord avec Kant pour dire que la morale close est en fait avant tout centrée sur les intérêts du groupe social et donc les penchants animaux de l'être humain.

- La prise de conscience spirituelle de l'être humain, source de la morale ouverte : dans la morale ouverte, ce n'est plus le groupe qui est moteur du jugement moral,

c'est la conscience de l'universalité, de la totalité.

III La difficile recherche du bonheur

A) Pourquoi est-il difficile d'être heureux ?

Cela tient à la nature de l'être humain en tant qu'être de désir et en tant que sujet moral.

1) En tant qu'être de désir

- Ouverture de la conscience réfléchie, imagination, disparition de la mesure naturelle de l'instinct, démesure (*hubris*) du désir humain.

2) En tant qu'être moral

L'être humain a conscience qu'il n'est pas seul, qu'il doit prendre en compte l'existence de ses *alter ego* (intersubjectivité).

En tant qu'être humain, je ne peux pas me contenter d'être, je dois devenir, je dois m'accomplir. Mais à ce devoir envers moi-même s'ajoute le devoir de reconnaître à l'existence d'autrui la même valeur, la même dignité qu'à moi-même.

La suite de ce cours va aborder différentes conceptions philosophiques et religieuses du bonheur.

B) Le bouddhisme : se libérer du vouloir vivre

1) Schopenhauer : vivre, c'est souffrir

- Il y a toujours un obstacle au bonheur, et quand on croit le détenir, il ne s'agit que d'une illusion.
- Notre conscience réfléchie est la cause de nos tourments.
- Le simple passage du temps est destruction. L'entropie est le caractère destructeur du temps.

La philosophie pessimiste de Schopenhauer s'appuie sur l'idée fondamentale que tous les individus vivants ne sont que l'expression d'une seule et même volonté de vivre qui passe par eux.

La plus fondamentale illusion de l'être humain, c'est de croire à son individualité et de croire que sa vie a un sens alors que tout ce qui existe vraiment, c'est ce flux général qui reste éternel et passe à travers la naissance, la vie et la mort de tous les êtres humains.

Nous sommes donc prisonniers de l'illusion de la subjectivité, de l'individualité, de la particularité. Face à cette illusion, une double prise de conscience est nécessaire :

1. L'absurdité du désir. Il y a un déséquilibre entre l'expérience réelle de la douleur et celle évanescence, éphémère du plaisir. La dépendance ou addiction fait que l'on s'attache à un plaisir qui, une fois disparu, fait ressentir une douleur : « la partie la plus heureuse de notre existence est celle où nous la sentons le moins ».
2. L'inéluctabilité de la mort.

2) La seule solution : se libérer du vouloir vivre

C) Le bonheur est le souverain bien (Aristote et Épicure)

1) Que signifie l'expression « souverain bien » ?

Pour ces deux philosophes, la vie individuelle a un sens. Nous avons une nature, la nature humaine, et le sens de notre vie, c'est de nous accomplir, d'accomplir cette nature.

Aristote oppose le monde sub-lunaire et le monde supra-lunaire :

- Le monde supra-lunaire : c'est un monde parfait où les êtres sont éternels et n'éprouvent aucun besoin, aucun manque. C'est pourquoi ils tournent sans cesse sur eux-mêmes. Ils n'ont pas d'efforts à faire pour être ce qu'ils sont.
- Le monde sub-lunaire : il est, au contraire, marqué par le changement. Ici, les êtres de la nature doivent lutter pour actualiser leur essence (l'embryon du cheval n'est cheval qu'en puissance. La naissance puis la croissance du poulain constituent une lutte pour actualiser cette puissance).

En résumé, tous les êtres de la nature sont faits pour actualiser leur nature, pour se réaliser.

Il existe donc pour Aristote un bien (la réalisation de notre nature) et un mal (l'échec dans cette réalisation).

Cependant, la question du bonheur ne se pose que pour l'être humain car il est le seul être soumis au changement capable de raisonner et donc capable de se demander « qu'est-ce qui est bien, qu'est-ce qui est mal ? Qu'est-ce qui est juste, qu'est-ce qui est injuste ? »

C'est pourquoi la question du bonheur est la question du bien le plus haut, du bien auquel tous les autres biens sont relatifs.

Par exemple : cultiver la terre est un bien relativement au blé, le blé est un bien relativement au pain, le pain est un bien relativement à la satiété, la satiété est un bien relativement à la survie, la survie est un bien relativement à l'actualisation de l'humanité en nous. Voilà le souverain bien par rapport auquel tous les autres biens sont relatifs.

Aristote précise alors ce qu'il entend par humanité de l'être humain :

1. L'être humain réalisé est un citoyen (maître, époux, père et citoyen).
2. L'être humain est un être contemplatif (capable de comprendre la nature).

Remarque : Comparaison entre la philosophie du bonheur d'Aristote et celle de Schopenhauer

Pour Aristote, la vie humaine a un sens et le bonheur peut être atteint. L'homme heureux, c'est celui qui a réussi à réaliser sa nature humaine. Il a développé en lui toutes les dispositions vertueuses qui font de lui un homme excellent. Ses rapports sociaux sont dominés par la *philia* (amour du prochain, attention à l'autre), son corps est en bonne santé, il est suffisamment riche pour se suffire à lui-même et il est en même temps un homme prudent, réfléchi. Être heureux, c'est être maître de soi. C'est pourquoi l'homme heureux est aussi quelqu'un qui participe activement à la vie politique et sociale de son pays (de sa cité). Ainsi, le souverain bien, pour l'être humain, c'est vivre à l'intérieur d'une société justement organisée (le souverain bien, c'est la justice).

Pour Schopenhauer, cette vision du bonheur est illusoire. Tout d'abord parce que l'analyse aristotélicienne de la nature est erronée : en réalité, l'univers tout entier est dominé par la mort et la vie n'est qu'une lutte absurde pour tenter de persévérer dans un être qui, de toute façon, périra. Il n'est donc pas question de rechercher le bonheur en tant qu'accomplissement, la seule voie bonne est celle du renoncement, grâce auquel on se libère du vouloir vivre (dans l'hindouisme, la figure de sannyasi le renonçant).

2) Le bonheur selon Épicure

(fiche de lecture + manuel pages 554-557)

D) La vision monothéiste du bonheur (judaïsme, christianisme, islam)

C'est Kant qui a le mieux formulé cette vision du bonheur (manuel page 551).

Dans ces différentes religions, l'être humain n'est pas avant tout sur Terre pour être heureux mais pour respecter le divin, se soumettre à lui (islam). Le mythe fondateur de ces religions est celui du péché originel. Le mythe d'Adam et Eve est en effet commun aux trois religions (Jardin d'Eden : Jardin des Délices). Le péché originel est la consommation du fruit de la connaissance du bien et du mal, l'être humain devient alors un être moral. Adam et Eve font l'expérience de la pudeur immédiatement après, Dieu les châtie en les chassant du Jardin des Délices et en les soumettant à la souffrance et à la mort (voir aussi le livre de Job). L'idée essentielle, c'est que la vocation fondamentale de l'être humain est morale : il s'agit avant tout de faire le bien, de toujours tourner sa conscience vers le divin quoi qu'il puisse en coûter à notre vie individuelle.

L'histoire de Job montre que la mort véritable n'est pas dans le malheur mais dans le mal. Et la vie véritable n'est pas dans le bonheur mais dans le bien.

Par conséquent, ce que le fidèle doit rechercher en cette vie, ce n'est pas le bonheur, c'est l'excellence morale.

Si Aristote pensait que l'être humain peut être à la fois heureux et vertueux, c'est parce qu'il n'a pas du tout l'idée du péché originel : pour lui, notre monde n'est pas perverti à la racine.

Au contraire, dans les visions monothéistes, il existe en l'homme un « mal radical », ce qui fait de la vie humaine une existence marquée par la faute morale. L'être humain ne doit pas chercher à être heureux, il doit chercher à se rendre digne du bonheur.

Selon Kant, le bonheur dépend de la grâce de Dieu et il ne peut être complet qu'après la mort. Le seul bonheur vrai, entier, complet, c'est la béatitude du saint.

Remarque sur le catholicisme et le protestantisme :

- Jésus est le christ, ce n'est pas qu'un simple prophète, il est de nature divine.
- Au IV^{ème} siècle, sous l'empereur Constantin, le christianisme devient la religion officielle de l'Empire Romain, c'est la naissance de l'Église catholique romaine.
- Au XVI^{ème} siècle, il y a une séparation qui est la naissance du protestantisme avec deux grands acteurs : Luther et Calvin, ceux-ci refusant l'autorité du Pape. Ils affirment que l'Église est corrompue (circulation d'argent), elle s'est laissée envahir par des tentations, elle est envahie par le Diable.

E) Nietzsche : la vie humaine consiste à créer et affirmer nos propres valeurs

1) La critique des morales religieuses

La religion est une gigantesque escroquerie intellectuelle qui inverse le sens réel de la vie humaine. La religion nous fait en effet basculer dans un monde imaginaire, imaginé par l'homme : Dieu, le Paradis, l'Enfer sont des créations imaginaires qui ont servies à manipuler les êtres humains.

Ces illusions religieuses ont servi au contrôle social des populations humaines. La morale religieuse est une morale d'esclave, une morale d'individus souffrants, peureux, frustrés. Nietzsche défend au contraire une morale opposée à celle-ci : il faut affirmer vos propres valeurs. La liberté humaine consiste à se détacher de la pression religieuse et sociale pour définir par nous-mêmes ce que nous voulons devenir. Le bonheur se trouve dans la joie de l'action créatrice.

Nietzsche est assez proche de l'idée de Sartre : chez l'être humain, l'existence précède l'essence. Ainsi, ce qui fait la valeur d'une civilisation, c'est sa capacité à élever l'être humain. Cette élévation de l'homme suppose une structure aristocratique : on va exploiter l'énergie des esclaves pour nourrir un type aristocratique le plus parfait possible.

Par exemple : la société de Cour de l'ancien régime basée sur l'opposition entre le noble et le reste de la population. Cette opposition aboutit à la création d'un type humain dont le parfait exemple est Madame de Blayac.

Le sens de la vie humaine est donc tout simplement dans la création de l'homme par l'homme. Et de ce point de vue, Nietzsche critique la civilisation chrétienne parce qu'elle met en avant un type humain inférieur (humilité, pitié, souffrance, attention).

Conclusion générale du cours :

Tout d'abord, ce cours sur le désir, la morale et le bonheur est en fait un cours sur la liberté humaine :

1. Désir et liberté humaine : grâce au développement de l'imagination, l'être humain libère son existence du cercle des besoins biologiques, de l'instinct naturel.
2. Morale et liberté humaine : la vie morale repose sur le fait que l'être humain a le choix, l'être humain n'est plus déterminé par sa nature à vouloir ceci ou cela. Il peut se déterminer lui-même. La liberté humaine se déploie à partir du moment où l'imagination devient créatrice de règles. La raison, c'est l'imagination se réglant elle-même. Dans la morale, cette auto-régulation consiste à rechercher la voie bonne, la voie juste, à s'écarter des voies mauvaises, de l'injustice.
3. Bonheur et liberté humaine : pour les Grecs, le bonheur se dit « souverain bien », chercher le bonheur c'est donc faire usage de sa liberté de conscience pour hiérarchiser les différents biens.

Mais surtout, c'est dans la tension entre le désir d'être heureux et la volonté d'être moral que réside la liberté humaine.